

Quelques notes à propos de l'esthétique et de l'éthique de Blaise Cendrars

RAMIRO MARTÍN HERNÁNDEZ

Universidad de Extremadura

...le grand livre du monde...:
voyager, voir des cours et des armées,
fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions,
recueillir diverses expériences,
s'éprouver soi-même dans la fortune.
R. Descartes.
Le Discours de la Méthode.

Cette citation de Descartes figure en guise d'inscription au début de *L'Homme Foudroyé* de Cendrars. En effet, cette devise semble très bien résumer la vie et l'oeuvre de Blaise Cendrars, pseudonyme de Frédéric Louis Sauser (1887-1961), né en Suisse et qui engagera sa vie pour la France et son intelligence et sa sensibilité pour la poésie moderne. Cendrars, comme beaucoup de héros de ses récits – le général Sauter, dans *l'Or*, la vieille comédienne ou le légionnaire Vérole dans *Emmène-moi au bout du monde*, l'écrivain Gustave le Rouge, pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus pittoresques – est un homme, ou si l'on préfère un personnage, épris du vertige de l'existence, empressé de tout appréhender; l'un des esprits les plus sensibles du début du siècle.

Le lecteur a l'impression d'avoir accès à une vision du monde à la fois intense et fragmentée, hétérogène et profonde, réelle et très poétique. Témoin d'exception du monde moderne, Cendrars semble un homme très sûr de lui-même, et en même temps traversé par des sentiments d'angoisse, d'amertume, peut-être d'absurdité, provoqués par le spectacle de la condition humaine tellement bafouée par les deux guerres.

Nous n'allons pas aborder notre auteur dans ses oeuvres poétiques les plus connues. A l'origine et à l'avant-garde des innovations poétiques du XXe. siècle, l'auteur des *Pâques à New York*, de *La Prose du transibérien* ou des *Dix-neuf Poèmes élastiques*, est comme son ami Apollinaire, l'un des précurseurs, des découvreurs et des rénovateurs de la poésie moderne.

Ce petit travail est consacré non pas aux oeuvres poétiques, mais à quelques-unes de ses oeuvres en prose, et plus concrètement à: *L'homme foudroyé*¹, *La main*

1. Edit. Denoël, Paris, 1945.

*coupée*², *Bourlinguer*³, *l'Or*⁴, *Le lotissement du ciel*⁵ et *Emmène-moi au bout du monde*⁶, une partie seulement de la très abondante production littéraire de Cendrars.

Il est vrai, comme dit Robert Sabatier, que "le poème n'est pas le seul moule destiné à recevoir toute la poésie qui habite Blaise Cendrars". "Dès les années 30, –ajoute-t-il– Cendrars aura d'ailleurs plus volontiers recours à la prose pour entraîner en tous lieux de l'univers au moyen d'un lyrisme épique, réaliste ou imaginaire, mêlant la brutalité à la tendresse, dans un kaléidoscope vertigineux et fiévreux où tournent ses appels et ses angoisses d'homme solitaire proche du mysticisme, ses fulgurances et ses paroxysmes"⁷.

Dans ces oeuvres Cendrars nous apparaît dévorant du regard, d'un regard lucide et étonné le monde moderne, son époque.

A.- L'ESTHÉTIQUE

1.- Pour une esthétique de la modernité

La conception que Cendrars se fait de l'écriture et de son métier d'écrivain nous montre à quel point il a les idées claires.

Nous avons trouvé un poème⁸ de Baudelaire, cité à deux reprises dans les oeuvres objet de notre étude. Une première fois, le poème est cité à l'occasion de son sixième anniversaire; il reconnaît avoir trop vécu mais il veut encore goûter aux promesses de ce siècle: il ne veut pas "rater l'époque atomique". "J'ai même retenu ma place dans le premier train en partance pour la lune"⁹ dit-il.

Le poème très connu de Baudelaire est celui qui commence ainsi:

"O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre!"

et qui se termine ainsi:

"Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau, / Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe? / Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau!".

La deuxième fois le poème est récité par la laide et vieille comédienne, protagoniste de *Emmène-moi au bout du monde*¹⁰. Or cette récurrence du poème justifie ou plutôt explique assez bien la vie d'homme libre, aventurier, assoiffé

2. Edit. Denoël, Paris, 1946.

3. Edit. Denoël, Paris, 1948

4. Edit. Denoël, Paris, 1960.

5. Edit. Denoël, Paris, 1949.

6. Edit. Denoël, Paris, 1956.

7. *La poésie du XXe. Siècle.* vol 2: *Révolutions et conquêtes.* Albin Michel, Paris, 1982. p. 93.

8. *Les fleurs du mal.* p. 155. Garnier-Flammarion, Paris, 1964.

9. *Bourlinguer.* p. 338. Note.

10. Op. Cit. p. 12.

d'aventures et d'action qu'est celle de Cendrars. Il en est de même pour son oeuvre: il sera toujours à la recherche de l'inconnu, à la recherche du nouveau.

L'idée que Cendrars se fait de son métier d'écrivain et de son activité, l'écriture, est hautement idéalisée: "l'écriture est un incendie qui embrase un grand remueménage d'idées et qui fait flamboyer des associations d'images avant de les réduire en braises crépitantes et en cendres retombantes. Mais si la flamme déclenche l'alerte, la spontanéité du feu reste mystérieuse. Car écrire c'est brûler vif, mais c'est aussi renaître de ses cendres", écrit-il dans *l'Homme foudroyé*¹¹.

Idées claires que celles de Cendrars à propos de la littérature et très en accord avec les innovations de son époque. L'art, la littérature n'est pas une mimesis, c'est plutôt une création et par conséquent quelque chose de subjectif. Tout est fiction, parce que la réalité, en vérité, n'existe pas en tant que telle. Ce qu'on appelle réalité n'est qu'une représentation, notre représentation, l'image qu'on a du monde. Parler donc de fidélité à la réalité n'est qu'un *modus dicendi*.

La phrase récurrente chez Cendrars est celle-ci: "Le monde est ma représentation".

L'idée qu'on se fait du monde est, donc, une fiction.

Et la littérature sera un véhicule qui contribuera à la formation de cette représentation. "On a une page blanche à noircir. Écrire est une vue de l'esprit. C'est un travail ingrat qui mène à la solitude [...] «Le monde est ma représentation». L'humanité vit dans la fiction. [...] On n'écrit que «soi». C'est peut-être immoral. Je vis penché sur moi-même. «Je suis l'Autre»"¹².

L'écrivain est celui qui est capable de reconstruire "magiquement l'univers par une formule fulgurante"¹³.

Mais c'est dans *Bourlinguer* qu'il s'exprime le plus clairement à cet égard:

Le monde est ma représentation et c'est pourquoi les journaux paraissent toutes les vingt-quatre heures, avec leurs fautes de français et leurs bourdes et leurs coquilles. Nous ne connaissons jamais d'autres traces de vie –vie de la planète, vie de l'individu– que ce qui monte à la conscience sous traces d'écriture. Des pattes de mouche.[...] et c'est pourquoi l'écriture n'est ni un songe ni un mensonge. De la poésie. Donc, création. Donc, action. Et l'action seule libère. Sinon, il se forme un court-circuit, l'univers flambe et tout retombe dans la nuit de l'esprit¹⁴.

Le monde est ma représentation, l'accès au monde est seulement possible par le biais de notre esprit. Le monde n'existe que grâce à notre représentation. C'est ainsi que le monde arrive à notre conscience. Et les notions de songe mensonge ou vérité ne sont pas ici pertinentes.

11. Op. cit. p. 13.

12. *L'homme foudroyé*. p. 105.

13. Ibid. p. 375.

14. Op. cit. p. 423.

En fin de compte, “la vie –dira-t-il un peu plus loin– est une hallucination congénitale”¹⁵. Et pour halluciner rien de mieux que la lecture, les livres....car ce qui caractérise le lecteur, n’est pas sa science ou sa conscience, mais “sa capacité d’illusion”¹⁶.

Cendrars a une confiance aveugle dans l’écriture et son pouvoir:

Moi, un alphabet de 24 lettres me suffit pour faire revivre toutes les femmes que j’ai connues, connues selon la bible ou tout simplement imaginées, sans parler des femmes de l’histoire et de la légende, les amoureuses peintes dans les musées, les phantasmes nocturnes [...] 24 lettres me paraît suffisant car avec un alphabet de 24 lettres on peut faire [...] ces trillions de billions de milliards de millions de combinaisons qui sont autant de noms propres qui me sont chers...¹⁷.

C’est pourquoi le métier de poète ressemble au métier de Dieu. Le poète, comme Dieu, dispose d’une parole productrice, substantielle. Le poète peut –grâce à la parole– convoquer le monde et les choses devant lui.

Pour ce qui est des sujets abordés par l’écriture, Cendrars se montre un fervent partisan de l’actualité “seule source éternelle de la poésie, en dehors de toute école ou Académie”. L’actualité est, donc, la seule source d’inspiration du poète. Et dire actualité, chez Cendrars, veut dire modernité, vitesse, automobile.... “Je suis surpris qu’aucun romancier d’aujourd’hui n’ait encore consacré une oeuvre à l’auto, à la route moderne, aux auberges de bord de la route [...]”¹⁸. Quand Cendrars écrit ces lignes on est en 44 et il revient avec insistance. “Je suis surpris qu’aucun poète d’aujourd’hui n’ait encore chanté l’automobile comme j’ai chanté le chemin de fer dans le «Transibérien» à la veille de l’autre guerre”¹⁹.

Et les héros de l’actualité ce sont les routiers, “ces gars splendides qui assurent le ravitaillement de Paris et qui, on peut le dire, sont les représentants les plus qualifiés en France d’une humanité nouvelle !”²⁰. En dehors du présent, de cette modernité c’est le néant, le vide, l’impasse sans lendemain. Tout ce qui n’avance pas au pas de l’actualité reste vieux, suranné, périmé, sans issue. Cendrars adresse même des reproches inattendus à Picasso, à Cocteau, à Duhamel parce qu’ils restent, sans se renouveler, empêtrés dans des esthétismes, pour ainsi dire, démodés et vieilliss²¹. Le cri et le désir de Baudelaire de plonger toujours au fond de l’inconnu pour trouver “du nouveau” semble obséder notre auteur.

D’après Cendrars le métier d’écrivain comporte un double versant, le côté ascétique et le côté érotique. Pour ce qui est du premier, Cendrars constate qu’une

15. Ibid. p. 443.

16. Ibid. p. 479.

17. *L’homme foudroyé*. pp. 95-96.

18. Ibid. p. 370.

19. Ibid. p. 371.

20. Ibid. p. 373.

21. *L’homme foudroyé*. pp. 372-373. note.

dose de travail, de souffrance et d'isolement est nécessaire: "L'écriture n'est pas un don naturel mais une longue discipline qui s'acquiert"²² Ainsi lorsqu'il s'installe pour écrire dans un endroit privilégié "au point de vue de la joie de vivre"²³, le résultat est un échec total.

Un écrivain ne doit jamais s'installer devant un panorama, aussi grandiose soit-il. J'avais oublié la règle. Comme saint Jérôme, un écrivain doit travailler dans sa cellule²⁴.

Cendrars cite d'autres écrivains comme Remy de Gourmont, Apollinaire etc. qui doivent se retirer pour écrire²⁴.

Pour ce qui est du côté érotique, Cendrars admet volontiers que l'écrivain est foncièrement un séducteur. Le séducteur de femmes, tel qu'il se confesse sans aucune pudeur à plusieurs reprises, finit par avouer qu'en définitive tous les actes de notre vie, celui d'écrire aussi, ne cherchent qu'à séduire les autres.

Aujourd'hui j'ai soixante ans, et cette gymnastique et cette jonglerie auxquelles je me livrais pour séduire le mousse, je les exécute maintenant devant la machine à écrire [...] glissant ma vie comme une feuille de papier carbone entre deux feuilles de papier blanc [...] ²⁵.

L'activité de l'écrivain est ressentie comme une activité érotique:

C'est dans cette grange, où je suis resté près d'un an, que j'écrivis [...] et en une nuit (c'était celle de mon 29e anniversaire, un 1er septembre) *La fin du monde filmée par l'Ange Notre-Dame*, ma plus belle nuit d'écriture (comme on se rappelle sa plus belle nuit d'amour) [...] ²⁶.

Mais pourquoi écrit-on? se demande Cendrars au beau milieu des deux catastrophes qui ont eu lieu en Europe et dans le monde. Mais en vérité la question est autre: la vie a-t-elle un sens?: "Aujourd'hui (1944) que nous écrivons dans une atmosphère de fin du monde, que d'une heure à l'autre une bombe peut venir mettre le point final au milieu de mon manuscrit [...]" Si la vie a un sens [...] Oui ou non, la vie a-t-elle un sens?... Je réponds: non. Mais l'homme, l'homme?...²⁷.

Question qui est un peu le moteur de l'histoire, de toute histoire, des histoires des poètes et des romanciers.

C'est pourquoi chez Cendrars l'éthique et l'esthétique vont intimement liées.

22. *Bourlinguer*. p. 397.

23. Cf. *L'homme foudroyé*. pp. 104-105.

24. *Ibid.* pp. 118-119.

25. *Bourlinguer*. p. 228.

26. *L'homme foudroyé*. p. 263.

27. *Ibid.* p. 234.

B.- L'ÉTHIQUE

I.- D'abord la vie

Cendrars, le poète d'avant-garde, avant de se sentir poète se sent surtout un homme, et un homme engagé.

Engagé non pas au sens politique, tellement à la mode chez les écrivains et les artistes de son temps.

Cendrars nous dira même qu'écrire c'est son second métier²⁸.

Pour lui, la vie elle-même est la première manifestation de la poésie. Ainsi, par exemple, devant la mer nervalienne, derrière le promontoire du Paussilipe, Cendrars se demande: "A quoi bon écrire, tout s'imprime en moi et c'est peut-être la pure poésie que de se laisser imprégner et de déchiffrer en soi-même la signature des choses. La mer et la poésie. La poésie et la mort"²⁹. Comme si au fond la poésie et la vie n'étaient que de nature intransitive, des intimités personnelles et intraduisibles.

La seule et véritable poésie qui sortira de sa plume va être très étroitement liée à sa vie, pourtant "écrire n'est pas vivre –dira Cendrars. C'est peut-être se survivre. Mais rien n'est moins garanti. En tout cas, dans la vie courante et neuf fois sur dix, écrire.... c'est peut-être abdiquer"³⁰.

Quoi qu'il en soit la vie est le fondement de l'écriture: "tout ce que j'ai connu dans la vie, heurs et malheurs, m'a extraordinairement enrichi et servi chaque fois que je me suis mis à écrire. Je ne trempe pas ma plume dans un encrier mais dans la vie"³¹. C'est pourquoi l'un des reproches les plus impitoyables que Cendrars adressera à ses collègues les poètes, ce sera leur égoïsme, parce que "trop souvent dans leur tour d'ivoire [ils] se lavent les mains de tout"³², se montrent insensibles aux malheurs publics et leur seul souci est d'adopter une pose pour la postérité.

Sa trajectoire comme aventurier nous montre à quel point il considère la vie non seulement comme la source de toute écriture mais aussi comme la maîtresse de l'écrivain. C'est en vivant qu'on devient écrivain, pourrait-on affirmer.

"Il faut vivre d'abord". Je veux vivre et j'ai soif. J'ai toujours soif...L'encre d'imprimerie n'étanchera jamais cette soif"³³. Il est vrai qu'il s'agit de soif de boisson, au sens littéral du terme, mais aussi soif de vivre, au sens métaphorique et réel. Pourquoi pas?

28. *Le Lotissement du ciel*, note n° 23 p. 519. "A un jeune homme qui se livrait auprès des écrivains à une enquête, leur demandant quel était leur second métier, je répondis qu'écrire était justement mon second métier. Alors il me demanda quel était mon premier métier? Et je répondis que mon premier métier était de rêvasser, de ne rien faire [...].

29. *Bourlinguer*. p. 208.

30. *L'homme foudroyé*. p. 264.

31. *Ibid.* p. 264.

32. *Bourlinguer*. p. 171.

33. *Ibid.* p. 408.

Vivre, boulinguer, lire, écrire...-peut-être dans l'ordre-, parce que la vie, le voyage, la lecture et finalement l'écriture sont les principaux hallucinogènes pour entretenir la vie, cette "hallucination congénitale", cette terrible passion, qui nous possède, pour le monde imaginaire: "Depuis ma tendre enfance, depuis que maman m'a appris à lire, j'avais besoin de ma drogue, de ma dose dans les vingt-quatre heures, n'importe quoi, pourvu que cela soit de l'imprimé ! C'est ce que j'appelle être un inguérissable lecteur de livres"³⁴. Son enthousiasme pour les livres est tel que d'après lui, "pas un livre qui n'émette un rayon de lumière. Même le plus mauvais."³⁵La vie, d'abord, et ensuite la lecture comme source de charme, de séduction et de magie.

La vie et l'art doivent être tellement unis que Cendrars ne conçoit pas, ne supporte pas une espèce de malentendu qui se produit très souvent entre, d'une part, l'art et ses officiants, les artistes, et d'autre part, la vie quotidienne des gens qui souffrent:

c'était un lendemain de l'autre guerre. J'avais vu trop de soldats, de la véritable jeunesse, l'avenir de la France, souffrir sans rien dire, oubliés sur les lits de sangle des hôpitaux militaires et n'osant aller se présenter à leur fiancée, des gueules cassées, des aveugles de guerre, des gazés, des tuberculeux, des amputés des bras ou des jambes, des trépanés, des cinglés, et moi-même je sortais à peine de l'hosto...

En même temps on joue Roméo et Juliette comme si de rien n'était et le public applaudit

un public de snobs, de nouveaux riches tarés, de généraux vainqueurs, de ministres et de diplomates alliés délégués à la signature du traité de Versailles³⁶.

Insensibles à cette litanie de misères, les artistes... Sarah Bernhardt, Picasso, Les ballets russes, Le Paris sophistiqué et snobiste suit son cours, indifférent au malheur des gens.

2.- Engagement de l'homme-poète avec son temps

Chez Cendrars le métier d'écrivain est le résultat d'un engagement. Parce que l'acte d'écrire est un acte de communion. On écrit pour les hommes³⁷. Et par conséquent, il exige de lui-même et des autres un minimum de dignité et de cohérence. De cohérence entre l'homme et le poète. C'est pourquoi celui-ci doit céder la place à l'autre lorsque l'enjeu est, pour ainsi dire, vital:

34. Ibid. p. 479.

35. Ibid. p. 410.

36. *Le lotissement du ciel*, p. 467.

37. Cf. *L'homme foudroyé*, p. 103.

Le 29 juillet 1914, deux jours avant la déclaration de la guerre, je signais avec Riccioto Canudo, cet enthousiaste et romantique disciple de d'Annunzio, un «Appel»[...] J'aurais pu en rester là et, comme d'autres, nager parmi les huiles et les honneurs. Mais le 3 septembre 1914 [...] dès l'ouverture des bureaux, je fus reconnu «bon» et signai mon engagement aux Invalides[...]»³⁸.

C'est l'heure des faits et non pas des paroles. C'est l'heure de l'homme et non pas du poète: "J'avais signé le manifeste de mon nom de poète; mais j'avais signé mon engagement d'un faux nom anglais. Au régiment, je restai un inconnu. Nul ne savait que j'étais écrivain [...] Au front j'étais soldat. J'ai tiré des coups de fusil. Je n'ai pas écrit"³⁹.

Cendrars est bien conscient du fait que "le silence n'est pas humain", mais lui, il "ne trouve pas ses mots". "Je n'ai jamais compris comment G. Apollinaire a pu écrire de si jolis poèmes sur la nuit au front ni, en mai, en juin 40, Aragon, que la guerre a également inspiré"⁴⁰.

Faire de la littérature suppose et exige toujours une cohérence de la part de celui qui la pratique. Les critiques de Cendrars s'adressent surtout à ceux de ses contemporains qui, forts de leur condition de poètes, renoncent, par peur, par intérêt ou par commodité, à leur condition d'hommes. Parfois la critique de Cendrars vise encore plus haut et prend pour cible des monstres sacrés du passé, tels que Voltaire, Diderot, Rousseau. "Ces premiers touche-à-tout et hommes Sans-Dieu, qui ont instauré le culte de la Raison, adoré le Progrès indéfini, prêché les Droits de l'homme infinis et qui croyaient, les fichues bêtes, à l'innocence et à la vertu du «bon sauvage»; cependant que Voltaire flagornait le Roi de Prusse, que Diderot pelotait la Sémiramis du Nord et que Jean-Jacques sacrifiait à Onan [...] mais sous les fenêtres de Mme de Warrens, nos trois grands hommes ne pensant qu'à se faire des rentes confortables ou s'assurer de leur place à table et du coucher, se foutant du genre humain comme de l'An 40 -attitude typique des hommes de lettres qui ne ressentent aucune gêne de leur conduite publique de militants ni de leurs contradictions intimes puisqu'ils font de la Littérature !"⁴¹.

Mais Cendrars s'en prend surtout à ses contemporains. Il avoue avoir peur, comme tout le monde. Mais la place du poète est parmi les hommes quand les choses vont mal. La première cible est un grand poète, avec qui Cendrars a eu des problèmes: "Que faisait Rilke [...] qu'était-t-il devenu alors que j'étais soldat? Les journaux disaient qu'il s'était réfugié en Suisse. Comme si la place d'un poète n'est pas parmi les hommes, ses frères, quand cela va mal et que tout croule, l'humanité, la civilisation et le reste. Rilke, déserteur?... Alors on explique que la poésie, la vraie, n'a pas de patrie..."⁴² Ironise Cendrars.

38. *La Main coupée*. p. 140.

39. *Ibid.* p. 142.

40. *Le lotissement du ciel*. p.337.

41. *Ibid.* pp. 289-290.

42. *L'homme foudroyé*. p. 43.

Il se montre implacable et intransigeant sur ce point.

C'est dans *La Main coupée*⁴³ qu'il va passer en revue tous et chacun de ses collègues et amis écrivains et artistes. Les uns se trouvent au front comme Apollinaire, abandonné à l'époque par Marie Laurencin....Cendrars demande à son interlocuteur des nouvelles de tout le monde:

- Et Max Jacob?
- Comment, vous ne savez pas? Max s'est converti.
- Pas possible !
- Si. Il a eu une vision. Le Christ lui est apparu chez Jeanne Léger.
- Chez Jeanne?
- Oui. Max s'est réfugié chez Jeanne Léger, il se sentait trop seul et Jeanne l'a hébergé dans l'atelier de Léger. Oh, en tout bien tout honneur.

Le lecteur saura que ça sent le roussi car F. Léger est au front.

Dans un dialogue réel ou plutôt monté de toutes pièces Cendrars profite de l'occasion pour applaudir ou mépriser l'attitude des uns et des autres face à la guerre. La liste est vraiment longue: André Billy (à la censure, à Paris), Robert Delaunay et Cravan (en Espagne), Picasso et Juan Gris (sur la frontière, à Céret), Braque, Fernand Léger et Derain (au front), Picabia (en Amérique), Duchamp (à New York), Glixie (on ne sait pas), Le Fauconnier (en Hollande), Modigliani (à Montparnasse) Archipenco (à Nice), etc etc.

Chacun est placé devant ses responsabilités face à l'histoire et surtout face aux hommes. Mais Cendrars veut encore remuer le couteau dans la plaie et demande à son interlocuteur: "Et en Suisse, il n'y a personne en Suisse?" Pour obtenir comme réponse: "En Suisse, il y a tellement que je ne puis vous les énumérer tous, [...] il y a des tas de fric à gagner, et l'on peut y faire de la politique internationale, les pacifistes de gauche et de droite n'y manquent pas, Pierre-Jean Jouve, cette salope de petit Gilbeaux, il y a des tas de réfugiés, des riches."⁴⁴ Pierre-Jean Jouve semble être l'objet d'attaques impitoyables de la part de Cendrars. Dans *Bourlinguer*, parlant de l'hypocrisie de Francis Jammes Cendrars règle son compte à Pierre-Jean Jouve: "comme cet autre hypocrite des lettres, le pacifiste Pierre-Jean Jouve, qui prône, après coup une *poésie armée* (sic)"⁴⁵.

Cendrars ne supporte pas les traîtres, mais encore moins les Ponce-Pilate qui dans leur tour d'ivoire se lavent les mains de tout.

Mais le règlement de comptes le plus spectaculaire on le trouve dans *Le Lotissement du ciel*⁴⁶. Les victimes sont Delaunay -"dont j'étais le poète (car chacun des maîtres d'aujourd'hui avait son poète avant la guerre de 14)"- et surtout Cravan à qui Cendrars consacre une quinzaine de pages à la fois exquises et mordantes.

43. Op. cit. p. 379 et ss.

44. Ibid. p. 383.

45. *Bourlinguer* p. 160.

46. Op. cit. p. 344 et ss.

Cendrars commence par "son" peintre: "Mon copain Delaunay, un costaud qui a déserté la France à la déclaration de guerre, ce que j'admets car je comprends la peur des coups, mais qui est revenu d'Espagne à Paris, la paix faite, me fourrant sous le nez un certificat de folie officiellement établi à son nom par l'ambassade de France à Madrid, l'exhibant avec fierté, tenant à me prouver qu'il était en règle, un comble ! alors que je ne lui demandais rien".

Mais c'est l'histoire de guerre de Cravan celle qui constitue à elle seule un véritable morceau de bravoure. Notre auteur sort ses griffes effilées et tue à nouveau Cravan: "Parmi les déserteurs, certains ont fait une grande dépense d'énergie pour arriver à sauver leur peau et n'y ont pas toujours réussi. Par exemple le poète Arthur Cravan dont voici l'histoire de guerre [...]." Et Cendrars de nous montrer ses meilleures qualités de narrateur, sa capacité d'intéresser le lecteur:

Le poète Arthur Cravan qui avait un talent immense qu'il avait aussi mal employé que son immense force physique [...] le 2 août 1914, le jour de la déclaration de la guerre, le poète A. Cravan, «le neveu d'Oscar Wilde», «poète et boxeur», «le poète aux cheveux les plus courts du monde» comme il aimait à se qualifier dans sa revue *Maintenant* [...] le jour de la déclaration de guerre, donc, A. Cravan se jeta à l'océan, franchit d'une brasse infatigable, tant sa frousse était intense, la large embouchure de la Bidassoa, aux eaux basses mais aux sables mouvants, et fila d'une traite de Hendaye-Plage, où il séjournait, à Fonterabie, où il rejoignit Robert Delaunay, laquelle autre grande gueule avait passé le pont international de Béhobie la veille au soir, avant la fermeture de la frontière, et qui s'appêtait à prendre le train de Lisbonne avec armes et bagages, c'est-à-dire avec palette, pinceaux, tubes de couleur, rouleaux de toile vierge, tableaux, sa smala, Madame, bébé, la nurse lituanienne de Mme Delaunay mère, tout un déménagement.

Le ridicule tue et déshonore. Cendrars essaie de le faire encore une fois avec le peintre et l'écrivain.

Il nous fait suivre de près l'itinéraire de nos héros (!). Lisbonne, Madrid. Ensuite, Cravan seul, Barcelone -où il est question d'une désopilante histoire concernant un match de boxe de Cravan avec le grand Jack Johnson-, New York, où "le lourd et épais et séduisant neveu du dandy Oscar Wilde ne fréquentait plus les sportifs mais les trouillards de tout acabit que la tourmente qui soufflait sur l'Europe avait rabattus, comme lui, à New York et le bel Arthur faisait florès dans les salons des Stieglitz, les photographes d'art, et autres marchands de tableaux, proclamant sa guerre à lui, dada, DADA, le porte-parole de la mauvaise conscience, lançant son foudre tonitruant et anodin qui ne faisait pas de blessés ni de morts mais enthousiasmait son auditoire mélangé, fait de déserteurs européens, d'internationalistes, de pacifistes, de neutres, et d'Américains cent pour cent, farouchement isolationnistes, menant un train de vie de tous les diables. On était en 1915, «L'art n'a pas de patrie !»", remarque, encore une fois, très ironiquement Cendrars.

Et puisqu'on est à New York, Cendrars saisit l'occasion pour démasquer avec une fine ironie Francis Picabia, par exemple, qui "eut le grand courage moral de pourvoir La Joconde de L. de Vinci [...] d'une paire de moustaches à la Guillaume

II". Marcel Duchamp, qui"eut le grand courage moral de munir les pots de chambre mis en vente dans un bazar de la garantie suivante: "Je déclare que cet ustensile de ménage est une authentique oeuvre d'art !"".

Avec l'entrée en guerre des Etats-Unis, Picabia se réfugie en Suisse

soi-disant pour soigner un zona et faire une cure de désintoxication mais se livrant à une propagande effrénée, ses valises pleines de DADA, plans de guerre, manifestes, bombes, oeuvres de la mauvaise conscience de Cravan, foi nouvelle que le grand mufti Tristan Tzara s'empresse de communiquer à ses adeptes du Cabaret Voltaire [...] [qui la] reçurent comme les Apôtres le Saint-Esprit.

Pour ce qui est de Cravan, à l'entrée en guerre des Etats-Unis, "sa frousse fut si intense d'être pris dans la mêlée, que ce poète, qui ne voulait pas avoir le portrait abîmé fila sans plus de réflexion au Canada" alors que le Canada faisait partie de l'empire britannique. Il dut partir pour Terre-Neuve et finalement on le retrouve à Mexico où il est assassiné dans un dancing d'un coup de poignard au coeur.

Et Cendrars de conclure et de tirer la morale de l'histoire: "Avoir fait tout cela, tout cela pour sauver sa peau de la guerre et l'avoir crevée avant la fin de la guerre, à la veille de la paix, et à Mexico".

3.- *La condition humaine. Les hommes sont-ils naturellement fous?*

Quant on a vu tant de gens "tous morts, tous tués, crevés, écrabouillés, anéantis, disloqués, oubliés, pulvérisés, réduits à zéro, et pour rien"⁴⁷, la tentation est de se demander si la folie n'est pas le propre de l'homme.

Cendrars le dit expressément: "La folie est le propre de l'homme"⁴⁸. Et c'est que les deux guerres mondiales sont un argument assez solide en faveur du pessimisme et de l'angoisse.

le cri le plus affreux que l'on puisse entendre [...] c'est l'appel tout nu d'un petit enfant au berceau: «Maman ! Maman !» que poussent les hommes blessés à mort qui tombent et que l'on abandonne entre les lignes [...] et ce petit cri instinctif qui sort du plus profond de la chair angoissée et que l'on guette pour voir s'il va encore une dernière fois se renouveler est si épouvantable à entendre que l'on tire des feux de salve sur cette voix pour la faire taire, pour la faire taire pour toujours... par pitié... par rage... par désespoir... par impuissance... par dégoût... par amour ô maman !... La mort... la naissance... À quoi bon !..."; et citant le livre de Job, Cendrars s'exclame: "Que ne suis-je mort dès la matrice ! Que ne suis-je expiré aussitôt que je suis sorti du ventre de ma mère ! Pourquoi m'a-t-on reçu sur les genoux? Et pourquoi m'a-t-on présenté des mamelles⁴⁹."

47. *La main coupée* p. 418.

48. *Bourlinguer* p. 237.

49. *La Main coupée*. pp. 431-432. Et *Job* III, ii, 12.

Lorsque nous avons commencé la lecture de Cendrars par *L'homme foudroyé*, où il est question de récits de guerres plus ou moins protagonisés par Cendrars et ses amis de la légion étrangère, nous avons eu l'impression de nous être trompé d'objectif, mais peu à peu le lecteur récupère la confiance et l'on se rend compte non seulement que son récit est un hommage, une espèce d'oraison funèbre à la mémoire de la plupart de ses copains qui sont tombés –quelques-uns foudroyés comme le sergent Van Lees⁵⁰–, mais aussi que son récit est un pladoyer contre le non-sens et l'absurdité de la guerre.

Cendrars est un légionnaire qui déteste la guerre. Une guerre qui a laissé sur lui comme sur sa génération une flétrissure, une marque. Cendrars se sent déchu et usé par la guerre.

L'oeil de Cendrars ressemble parfois, par sa froideur et sa distance, à une caméra: "Les morts du début de la guerre [...] oubliés dans l'herbe, faisaient des taches aussi nombreuses mais pas plus importantes que des bouses de vache dans un pré"⁵¹, mais ce ne sont que les apparences.

En vérité, la guerre est littéralement "une saloperie"⁵², "Dieu est absent des champs de bataille"⁵³, et la guerre n'inspire pas le poète.

L'interlocuteur réel ou inventé de Cendrars venait de suggérer cette éventualité:

Je croyais qu'avec votre amour de la vie, Blaise Cendrars, la vie pleine que vous menez ici, le danger, la camaraderie, le décor camouflé, la nature, le plein air, le rythme industriel dans lequel on est plongé dès qu'on pénètre dans les tranchées, le pittoresque, l'imprévu, les rencontres surprenantes, la mort violente, je croyais qu'avec la guerre vous étiez dans votre élément et que tout cela vous inspirerait, Blaise Cendrars⁵⁴.

La réponse de Cendrars est catégorique. L'alexandrin qui dit que "Mourir pour la patrie est le sort le plus beau" n'est que du cynisme valable pour le théâtre, parce que "la guerre est une ignominie"⁵⁵.

La bassesse et l'indignité manifestées par les hommes poussent Cendrars à se poser la question sur la condition humaine. Le coeur humain est lui aussi un champ de bataille:

Pourquoi ces contradictions intimes et inévitables qui sont en nous-mêmes, qui sont nous-mêmes? Est-ce là notre état primitif ou cela s'explique-t-il par une catastrophe initiale, une déchéance, un drame caché dans les origines de l'espèce? Les hommes sont-ils naturellement fous ou est-ce le travail, ce pain qu'il faut gagner à la sueur de son front, qui les rend fous? Sont-ils des énérgumènes et des possédés? Des exaltés? Des tristes?⁵⁶.

50. *L'homme foudroyé*. pp. 20-21.

51. *La main coupée*. p. 184.

52. *Ibid.* p. 377.

53. *Ibid.* pp. 184 et 335

54. *La Main coupée*. p. 378.

55. *Ibid.* p. 378.

56. *Bourlinguer*. p. 120.

Péché originel? Déchirure naturelle?

La vision de Cendrars concernant notre destinée est plutôt pessimiste:

“La vie est une farce, une comédie, une tragédie universelle, et le sort qui brasse tous les personnages du drame à leur insu, qui les secoue comme un gobelet et les jette pêle-mêle sur le tapis comme des dés du poker d’as”, et un peu plus loin: “Comment ne pas admettre que le destin qui avait joué avec nous tous un poker dice n’était un barman ivre qui nous avait fait boire des satanés cocktails [...]?”⁵⁷. Il est vrai que cette tonalité pessimiste et shakespearienne contraste avec sa vitalité et son désir ardent de nouveauté.

Et Cendrars, ce suisse errant, qui a connu des miséreux et des marginaux de tout bord et de toutes les contrées du monde est conscient de la contradiction que comporte la vie, c’est pourquoi il définit la vie comme

cette pourriture perpétuelle, cette usure continue, cette renaissance comme le feu de ses cendres, jeune phénix mystérieux, vieux sphinx sans énigme. La vie. La mort. C’est tout comme. Équivalence. Equipotence. Un tour vertigineux. Je suis, tu es, il est... Nous sommes !⁵⁸.

4.- *Et moi, qui suis-je? se demande Cendrars*

L’expérience de la guerre a été pour lui une véritable descente aux enfers.

Aucune preuve pour mieux démontrer la folie et le non-sens.

Le poète qui déteste la guerre parce qu’il aime la vie et ses semblables les hommes se pose la question primordiale quand il commence à sentir le déclin de la vie: “Aujourd’hui c’est le premier septembre 1947, c’est le jour de mon anniversaire, j’ai soixante ans. Qui suis-je?”⁵⁹. Au fond son aventure humaine et son aventure d’écrivain ne sont qu’un essai de réponse à la question. Cendrars se montre intraitable à l’égard de son échelle des valeurs: “Écrire n’est pas mon ambition, mais vivre. J’ai vécu. Maintenant j’écris. [...] Un livre aussi c’est la vie. [...] Je voudrais savoir qui je suis?”⁶⁰.

Cendrars prétend répondre -assez drôlement- à la question en passant en revue les sept péchés capitaux: “Je ne puis me définir que par rapport aux péchés que j’ai tous pratiqués”⁶¹. Cendrars se sent comme tout le monde. Un homme de plus entre les hommes: “Je me mêle à mes semblables, en pauvre type, comme les autres, comme tout le monde”⁶². “Je ne suis qu’un con” dira-t-il, aucun mérite d’être un écrivain.

57. Ibid. pp. 154-155

58. Ibid. 228.

59. Ibid. 239.

60. Ibid. 256.

61. *Bourlinguer* p. 240.

62. Ibid. p. 254.

Cendrars ne semble pas aspirer à une certaine notoriété, disons plutôt immortalité. Mais il nous raconte une anecdote qui devient très significative à cet égard. C'est en 1929, un jour, lors de la crise financière mondiale, il rencontre Picasso qui lui dit "Monte chez moi, je ferai ton portrait. Je ne travaille plus que pour la postérité. –Merde pour la postérité ! lui répondis-je"⁶³.

Maintenant, à l'âge de soixante ans, Cendrars semble lamenter son refus. A l'époque, dit-il, "toute une série de célébrités étaient venues poser chez Picasso" et oh vanité ! une page après Cendrars finit par se demander "Qui a fait mon portrait à ce jour?" Pour se répondre: "Des jeunes peintres inconnus, alors des copains, qui sont restés inconnus ou qui sont devenus célèbres comme Marc Chagal [...] comme Modigliani [...] comme Fernand Léger [...]" Etc. pour terminer, imbu d'une vanité innocente, Cendrars s'exprime ainsi: "Il est probable que d'autres peintres m'aient croqués à mon insu, au café ou ailleurs, et il n'est pas exclu que tout comme Léon Bakst Paul Picasso ne m'ait peint, en cuistre, en singe, en amputé, en arlequin (certains ont cru me reconnaître de dos sur le rideau de *Parade*), en je ne sais quoi, en rien du tout [...]"⁶⁴. Comme quoi l'on voit qu'il n'est pas insensible à la notoriété.

Mais la question posée: Qui suis-je? reste encore sans réponse. Il en est conscient. "Les quelques portraits de peintres que je viens d'énumérer dans le paragraphe précédent ne me servent de rien pour répondre à cette question"⁶⁵. Pas plus que les photographies, les films, ou même les radiographies.

Le regard des autres n'est pas une réponse valable.

C'est pourquoi il revient à son point de départ: La vie. Seule la vie vaut la peine d'être vécue avec passion, avec la passion de ce qui est interdit, avec la passion des sept péchés capitaux. Cendrars dit: "J'ai pratiqué tout cela, tout cela car tout cela c'est la vie"⁶⁶.

La vie cache dans son sein le germe du nouveau. Et dans la vie, l'enfance. "La joie, la tristesse, la santé, la maladie. Tout s'écoule. Il n'y a que l'enfance, la tendre enfance qui brille et que l'on voudrait revivre pour voir, pour mieux voir. C'est la magie. L'innocence. Quand le monde est neuf, le vieux monde"⁶⁷.

Voilà la réponse. Cendrars est comme un enfant, comme un jeune phénix mystérieux, comme quelqu'un qui croit à la magie possible de tous les miracles, de toutes les métamorphoses, quelqu'un qui a déjà "une place dans le premier train en partance pour la lune"⁶⁸.

63. Ibid. p. 232.

64. Ibid. p. 235.

65. Ibid. p. 239.

66. Ibid. p. 258.

67. Ibid. p. 228.

68. *Bourlinguer* p. 338.